

Hassan Ben Mohamed, *La Gâchette facile*

En collaboration avec Majid el Jarroudi, avant-propos de Toumi Djaidja,
Paris, Max Milo, 2015, 292 p., 18,90 €

Mogniss H. Abdallah



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3605>
DOI : 10.4000/hommesmigrations.3605
ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

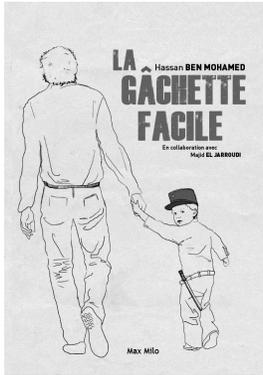
Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016
Pagination : 169-170
ISBN : 978-2-919040-34-6
ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mogniss H. Abdallah, « Hassan Ben Mohamed, *La Gâchette facile* », *Hommes & migrations* [En ligne],
1313 | 2016, mis en ligne le 17 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3605>

LIVRES



Hassan Ben Mohamed La Gâchette facile

en collaboration avec
Majid el Jarroudi,
avant-propos de Toumi
Djaïdja, Paris, Max Milo,
2015, 292 p., 18,90 €

Le 18 octobre 1980, veille de l'Aïd el Kébir, Lahouari Ben Mohamed, Français d'origine marocaine âgé de 17 ans, et trois de ses amis subissent un contrôle routier dans les quartiers Nord de Marseille. Les « minots » sont en règle. Mais un CRS grommelle « *ce soir j'ai la gâchette facile* », persiste à fouiller la boîte à gant avec le canon de son pistolet-mitrailleur Mat 49, une arme de guerre. Puis tire. Lahouari est tué sur le coup. De la cité des Flamants à la Canebière, c'est l'émoi. Les habitants, en particulier les mamans et les jeunes, manifestent avec vigueur contre cet énième « crime raciste » ou « sécuritaire ».

Afin de le préserver du tumulte, le petit frère Hassan, 4 ans, est un temps éloigné par sa famille. Mais, de retour à la maison, il continue à s'interroger sur l'absence de son frère et sur l'agitation ambiante. Peu à peu, il apprend, seul, ce qui s'est passé. Ainsi, au collège, en plein cours, il ouvre son livre d'histoire et tombe sur une photo avec le portrait de son frère, brandi lors de l'arrivée de la Marche pour l'égalité et contre le racisme le 3 décembre 1983 à Paris.

Après son service militaire, Hassan Ben Mohamed entre dans la police, d'abord comme ADS (adjoint de sécurité) en

1999 puis, plus tard, dans une brigade anti-criminalité (BAC), il se familiarise avec l'état d'esprit qui règne « de l'autre côté » et se rode aux techniques de l'enquête-investigation. À l'intérieur même de l'institution policière, il entend à nouveau parler de la nuit du drame.

En 2010, la venue d'un journaliste télé pour interviewer sa mère va provoquer un déclic : « *Pourquoi sont-ce toujours les autres qui racontent notre histoire et qui finissent par en disposer comme bon leur semble ?* » Il se met alors en tête de la reconstituer, commence par consulter les archives familiales conservées par sa mère, ce qu'il n'avait pas osé jusque-là. Il apprend aussi que des amis de Lahouari avaient monté en son honneur une pièce de théâtre, « *Ya Oulidi (Ô mon Fils)* », mais qu'ils n'en ont pas gardé de trace écrite. Il se lance dès lors dans sa propre enquête, bien décidé à en faire un livre, avec le soutien de son cousin entrepreneur, Majid El Jarroudi, et collecte toutes sortes de documents audio, vidéo, écrits ou photographiques. Son enquête va durer cinq ans, ponctuée par l'organisation d'événements publics qui lui donnent une plus grande assurance. Il rencontre les différents protagonistes, croise les témoignages concordants des témoins, jeunes ou policiers. Il effectue des recherches dans des archives privées ou publiques, sollicite de nombreux acteurs impliqués dans l'effervescence sociale, judiciaire, politique ou culturelle suscitée par l'affaire jusqu'au procès du CRS à la gâchette facile, condamné en 1987 à dix mois de prison dont quatre avec sursis, peine assortie d'une amnistie. Il

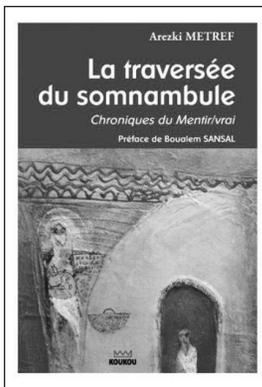
LIVRES

y a matière à un document multimédia. Mais, par trop impatient, Hassan Ben Mohamed se concentre sur l'écriture. Variant les formes narratives, sans pathos excessif ni fioritures de style, il retrace l'évolution de son enquête jusqu'à... son éprouvante rencontre avec le meurtrier.

Au-delà du témoignage introspectif et de son intime conviction selon laquelle les tirs ont été délibérés et que justice

n'a pas été rendue, l'auteur nous invite ainsi à une réflexion rare sur les limites de l'entre-soi, bousculant des mémoires lacunaires voire défaillantes, y compris dans les milieux « militants » concernés, mais il nous invite aussi à reconsidérer l'importance des dynamiques intra-familiales dans la constitution et la préservation de la mémoire collective.

Mogniss H. Abdallah



Arezki Mètref
 La Traversée
 du somnambule.
 Chroniques
 du mentir-vrai

Préface de Boualem
 Sansal, Alger,
 Koukou, 2015, 196 p.

Journaliste, Arezki Mètref appartient à cette génération qui a baigné dans les heures encore ensoleillées de la dictature algérienne, distribuée en courant alternatif, tantôt incongru, tantôt ennuyeux ou monstrueux. Avec d'autres, en l'occurrence avec Tahar Djaout et Abdelkrim Djaad, il participa, au tournant de la décennie 1990, à l'émergence d'« une société civile moderne », comme l'écrit le préfacier, ici à la création d'une presse en rupture du nom de l'hebdo créé en janvier 1993 — avec le journalisme de papa. Djaout assassiné, Mètref part en France. Reste cette « société civile » et les mots de

Sansal, vite oubliés ici : « *Qu'aurait-elle fait si la grande Europe et la puissante Amérique avaient choisi de l'aider, elle, plutôt que le pouvoir militaire et les islamistes ? Mais voilà, grandeur et puissance n'empêchent pas la myopie.* »

Mètref est aussi un écrivain, adepte de la nouvelle, du roman, de la poésie ou de l'écriture théâtrale. Ce recueil illustre à merveille combien notre homme est d'abord un littéraire. Le titre déjà. Ces chroniques données au *Soir d'Algérie* se nomment les « *Chroniques du mentir-vrai* », ce qui conduit d'entrée à Aragon. Quoi de mieux que les entrailles de la fiction, où mijotent indistincts vérités et mensonges, pour traduire la complexité d'une époque ou les subtilités d'une âme, rendre visible l'invisible, audible l'indicible, déposer ses tripes sur la table et faire entendre le bruit et la fureur du monde. S'il fallait s'en convaincre, l'élogieuse préface du grand Sansal finirait d'aiguiser la curiosité des moins pressés. Oui, la langue de Mètref est superbe : légère, vive,